

Nicole Laurin, Danielle Juteau et Lorraine Duchesne : *À la recherche d'un monde oublié. Les communautés religieuses de femmes au Québec*

Johanne Daigle

Volume 5, numéro 2, 1992

Femmes au travail

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057711ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057711ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Daigle, J. (1992). Compte rendu de [Nicole Laurin, Danielle Juteau et Lorraine Duchesne : *À la recherche d'un monde oublié. Les communautés religieuses de femmes au Québec*]. *Recherches féministes*, 5(2), 186–188.
<https://doi.org/10.7202/057711ar>

Nicole Laurin, Danielle Juteau et Lorraine Duchesne : *À la recherche d'un monde oublié. Les communautés religieuses de femmes au Québec de 1900 à 1970.* Montréal, Le Jour, 1991, 424 p.

« [...] les religieuses sont des êtres de chair et d'os, ce sont des femmes et des travailleuses », affirment d'emblée Nicole Laurin, Danielle Juteau et Lorraine Duchesne dans leur étude magistrale sur les communautés religieuses de femmes au Québec de 1900 à 1970 (p. 9).

Cette affirmation peut sembler évidente pour qui n'a pas connu cette époque pas si lointaine où les religieuses, appelées familièrement les sœurs, faisaient partie de nos vies quotidiennes à l'école, au couvent, à l'orphelinat ou à l'hospice. Nos routes ont encore croisé celles des sœurs à l'occasion de revers de fortune (chômage, maladie, grossesse hors mariage, invalidité, etc.) : elles ont éduqué, soigné, assisté bien avant que l'État prenne en charge ces nouveaux droits que sont l'éducation, la santé et les services sociaux.

Pour les plus de 35 ans, les religieuses suscitent des passions encore vives – de gratitude ou de haine –, signes des marques profondes qu'elles ont laissées dans la société québécoise actuelle. N'ayez crainte, les auteures ne nous conviennent pas à une réhabilitation des sœurs. Elles visent plutôt à découvrir qui étaient en réalité ces femmes mythifiées et anonymes et à nous les faire connaître. L'ouvrage de N. Laurin, D. Juteau et L. Duchesne présente des résultats inédits sur l'origine ethnique, familiale, géographique et sociale des religieuses issues de la société québécoise du xx^e siècle, le niveau de scolarité préalable à l'entrée en communauté, l'espérance de vie et le taux de mortalité au couvent.

On y apprend que la majorité des religieuses sont, de 1901 à 1971, des Québécoises francophones, issues de familles nombreuses, recrutées dans les campagnes, les villages ou les petits centres urbains (moins de 5000 habitants) et qu'elles viennent de milieux modestes. De plus, à l'intérieur des couvents, le taux de mortalité se compare avantageusement au taux général de mortalité du Québec et les religieuses ont une espérance de vie plus élevée que celle des femmes laïques. Leur degré de scolarisation reflète, par ailleurs, les conditions sociales de l'époque : il faut attendre les années 1920 pour qu'une proportion significative de postulantes possède des études secondaires et, pour l'ensemble de la période, une petite minorité seulement aura atteint les études supérieures.

Le profil des religieuses ainsi tracé s'appuie sur un échantillon choisi au hasard de 3 700 sœurs, pas une de moins, affirment les auteures, réparties dans 24 communautés différentes. Cet échantillon nous renseigne sur 45 000 religieuses, réparties dans 68 communautés de plus de 50 sujets en 1961. Ces chiffres à eux seuls retiennent l'attention sur l'importance du recrutement. Les auteures s'y sont penchées en suivant le mouvement de la population des religieuses. Les données recueillies montrent la croissance continue du groupe durant la première moitié du siècle puis son effondrement rapide au cours des années 1960. Le plus grand nombre de vocations est enregistré pendant la crise économique des années 1930, bien que la phase de recrutement intensif se poursuive encore au-delà des années 1940. Le déclin du recrutement est déjà

amorcé au cours des années 1950, mais l'effondrement se produit brusquement dans les années 1960.

Selon les auteures de l'étude, la place de l'Église dans la société québécoise et la manière dont l'Église et la société se sont servi des femmes constituent les principaux facteurs explicatifs de l'effervescence puis du déclin des vocations religieuses féminines. En prenant à sa charge les services éducatif et sanitaire et l'assistance aux démunis dans le cadre de ses œuvres charitables, l'Église aurait créé une forte demande de main-d'œuvre. L'augmentation des effectifs dans les rangs des religieuses, suite à cette demande, aurait favorisé l'augmentation et la diversification de ces services, accentuant l'importance de l'Église dans ces secteurs d'activité. Puis, la prise en charge de ces champs d'activité par l'État au cours des années 1960 et 1970, multipliant les emplois salariés offerts aux femmes, aurait précipité le déclin des vocations féminines. Pour les auteures, le travail des femmes dans ces secteurs d'activité représente un enjeu des rapports entre l'Église, l'État et le capital.

Dans ce contexte, N. Laurin, D. Juteau et L. Duchesne avancent l'hypothèse selon laquelle les religieuses forment la pierre angulaire de la main-d'œuvre féminine au xx^e siècle. En considérant, par comparaison, l'activité des religieuses et des laïques (femmes de 15 ans et plus) de 1901 à 1971, elles démontrent que la main-d'œuvre religieuse, en étant exclue du marché du travail rémunéré, occupe des champs d'activité protégés, jouit d'une formation intellectuelle et professionnelle continue et dispose d'un choix de carrières en administration, en enseignement et en soins infirmiers. La main-d'œuvre religieuse se distingue encore de la main-d'œuvre laïque par sa stabilité. Les religieuses amorcent leur vie professionnelle plus tardivement, en moyenne, mais poursuivent leurs activités aussi longtemps qu'elles en ont les capacités.

Jusqu'aux années 1950, la main-d'œuvre laïque est principalement composée de jeunes femmes (moins de 25 ans) célibataires, plusieurs quittant le marché du travail pour se marier. La précarité des emplois offerts aux laïques ira en s'accroissant à partir des années 1950, alors que les femmes mariées occuperont en plus grand nombre des emplois salariés (aller et retour entre le travail salarié et le travail familial, travail à temps partiel, à contrat, etc.). Bien que les religieuses ne forment qu'entre 2 et 3 p. 100 de la population féminine de plus de 15 ans, du début du siècle jusqu'aux années 1950, elles représentent entre 10 et 14 p. 100 de l'ensemble de la main-d'œuvre féminine et environ le tiers des travailleuses âgées de plus de 45 ans. « Elles sont le noyau stable, solide et organisé autour duquel gravitent les autres éléments – atomisés et instables – de la population féminine et active », constatent les auteures (p. 236).

Les nombreux emplois offerts aux femmes dans les secteurs investis par les communautés religieuses – dans lesquels les possibilités d'avancement professionnel et salarial étaient limitées pour les laïques – auraient représenté un incitatif majeur à prendre le voile. Les auteures révèlent l'ampleur et la diversité des champs d'activité des religieuses. Leur classification tient compte de la taille (très grande, grande, moyenne, petite) et des activités des communautés (enseignement, services sociaux et hospitaliers, services au clergé, missions, ordre contemplatif, etc.). Les communautés enseignantes et

celles qui se spécialisent dans les services sociaux et hospitaliers regroupent à elles seules plus de 80 p. 100 des effectifs des communautés féminines recensées pendant toute la période couverte par l'étude. Pour ces générations successives de femmes actives dans les différentes communautés religieuses, l'entrée au couvent représente un premier choix de vie : « Dieu, premier servi ! » constatent les auteures (p. 267). Celles-ci établissent, en effet, un rapport positif entre l'âge des postulantes à la vie religieuse et celui des candidates au mariage.

Ces constatations parfois surprenantes sur les religieuses au Québec de 1901 à 1971 proviennent d'une analyse minutieuse et prudente de données nouvelles, toutes soigneusement colligées et présentées par les auteures sous forme de tableaux et de graphiques (près de 70 au total). L'ouvrage offre une combinaison judicieuse de l'analyse quantitative et de l'analyse qualitative. Le ton employé nous convie à des retrouvailles avec les sœurs. Dans les quatre premiers chapitres de l'ouvrage, les auteures nous font assister pas à pas aux nombreuses péripéties qui ont jalonné leur démarche réalisée, en bonne partie, derrière les portes des couvents. Il leur a fallu beaucoup de doigté, de patience et de persévérance pour venir à bout des réticences, des craintes, des suspensions, avant de dévoiler ce portrait d'ensemble des religieuses du Québec.

Le portrait offert dans l'ouvrage ressemble un peu à un portrait de famille. Parmi ces religieuses anonymes, vous pourrez sans doute reconnaître une grand-tante, une tante, une cousine, nos sœurs enfin, qui ont marqué l'histoire du Québec pendant plusieurs décennies. Les auteures annoncent à la fin de l'ouvrage qu'elles consacreront d'autres publications aux activités des religieuses en milieu hospitalier et aux lectures qui ont imprégné leur vie en communauté. On attend donc avec impatience la sortie du prochain volume. Une histoire à suivre !

Johanne Daigle
Département d'histoire
Université Laval

Denyse Baillargeon : *Ménagère au temps de la crise*. Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 1991.

Connue pour ses terribles conséquences sur le niveau et la qualité de vie des familles québécoises, mais méconnue pour l'impact qu'elle a eu sur la vie des femmes, la crise de 1929 se révèle pourtant une mine d'information pour une contribution originale à la constitution de l'histoire des femmes du Québec. Denyse Baillargeon, l'auteure d'un ouvrage à la frontière de l'histoire et de la sociologie, questionne le travail domestique des femmes de la classe ouvrière à la lumière de leur propre témoignage. En effet, elle a réalisé une trentaine d'entrevues avec des femmes qui se sont mariées un peu avant ou au seuil de la crise. Elle les a interrogées sur leur famille d'origine, leur vie conjugale, leur maternité, leur occupation professionnelle avant, durant et après la crise, leur